

méridionale ou le Décan. De là je conclus encore que le premier est plus ancien que le second. Car c'est pour moi une conviction qui acquiert chaque jour plus de force, que les compilateurs des vieilles traditions, et en particulier des Purâṇas, ne se sont fait aucun scrupule de déplacer la scène des événements anciens, pour la reporter au milieu des pays qui leur étaient le mieux connus, c'est-à-dire, dans les contrées les plus voisines de celles qu'ils habitaient. Or comme l'histoire littéraire de l'Inde suit dans sa marche l'histoire politique, et que le mouvement qui dès les époques les plus reculées avait porté la race arienne de l'Indus sur le Gange, et du Gange dans le Décan, s'est continué et même s'est accéléré depuis l'invasion musulmane, j'en conclus qu'un récit dont la scène est dans le sud de l'Inde est postérieur à celui dont la scène est dans le nord.

J'ai insisté sur ces considérations, parce qu'elles ne se sont pas présentées à la sagacité de M. Bopp, qui a cependant jeté beaucoup de jour sur le sujet qui nous occupe. Je suis bien éloigné d'en faire un reproche à ce savant auteur. Lorsqu'il écrivait sa dissertation sur la tradition du déluge chez les Indiens, on ne possédait ni l'introduction que M. Wilson a mise en tête du Catalogue de la collection Mac Kensie, introduction où il expose l'histoire abrégée des littératures modernes de la presqu'île, ni le substantiel travail de M. Lassen sur les antiquités indiennes, où il trace d'une main si ferme la marche et les progrès des races brâhmaniques dans l'Inde. C'est dans ces ouvrages que je trouverais, si c'était ici le lieu de traiter cette question, des preuves à l'appui d'une opinion qui m'a depuis longtemps paru devoir être féconde en conséquences utiles pour l'histoire littéraire de l'Inde. Cette opinion, c'est qu'à chacune des haltes qu'a faites le Brâhmanisme dans sa marche rétrograde devant l'invasion étrangère, se rattache